

## LA BOURSE OU LA VIE

## I

Dans cette partie du Berry qui longe l'ancien Bourbonnais, à quelques lieues de la petite ville de Montluçon, au milieu d'une plaine immense, nue, aride, stérile et désolée, s'élevait, il y a une quinzaine d'années, une misérable chaumière. Quatre poutres grossières et vermoulues, plantées verticalement dans le sol, une barrière de planches ou de fagots, revêtue extérieurement, à hauteur d'appui, de meillons non taillés et de terre glaise, un toit de paille et de feuilles sèches, voilà de quoi se composait cette hutte auprès de laquelle celles des sauvages de l'Amérique du Nord auraient pu passer pour des palais.

Il y avait déjà cinq ans que Jean Barbeau, le fendeur de bois, s'était construit à lui-même cet asile. Par suite d'une tolérance qui devient de jour en jour plus rare, les employés du cadastre et les autorités du canton ne l'avaient pas inquiété.

« Ce vagabond a quitté les bois un beau jour après s'être marié, disait-on. Il a jugé à propos de venir demeurer par ici ; il a coupé les arbres on ne sait où et usurpé trente pieds carrés d'un sol stérile. Qu'on le laisse en paix, il pourrait faire pis que cela ; et d'ailleurs, il faut bien qu'il habite quelque part ».

Jean Barbeau, le fendeur, devenait donc peu à peu, par le seul fait de la possession, le maître incontesté de la triste cabane dont nous venons de parler.

Il y vivait avec sa famille, d'abord du produit de son travail, qui était peu de chose, et, en second lieu, de ce que lui rapportait la chasse. Chaque hiver, en effet, le fendeur se faisait braconnier ; le dimanche, il prenait le chemin de la ville, et allait vendre soit un lièvre attrapé au collet, soit un chapelet de canards sauvages tués sur la marge des étangs voisins.

Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Toutes les années n'étaient pas toujours heureuses pour la famille du bûcheron.

C'était à la fin de décembre ou au commencement de janvier, je ne saurais au juste préciser la date.

Cet hiver-là, le froid avait atteint la dernière limite que l'homme de ces contrées tempérées puisse supporter. Depuis un mois, il gelait à pierre fendre. Point de neige, jamais de pluie. La terre, desséchée comme dans les étés les plus brûlants, était blanchâtre, fendillée, friable à la manière de la pierre ponce. Dans le petit jardin qui entourait la chaumière, on ne voyait pas un brin de verdure. Celles des plantes potagères qui survivent même à la neige étaient tombées en poussière sur leurs racines. Dans les environs les arbres, dépouillés de feuillage, tordaient leurs branches par des craquements sourds et sinistres. Quatre ou cinq petits ruisseaux, qui serpentent à travers ce pays, s'étaient figés au point d'être plus durs que la pierre.

On conçoit aisément qu'une immobilité morne régnât dans toute cette partie de la province. Le voyageur, que le hasard amenait au milieu de ces campagnes, éperonnait sa monture et cherchait à passer avec la rapidité d'une flèche. Aucun trou-

peau ne sortait des étables. Plusieurs fois des chiens de berger avaient été trouvés morts près des sentiers, saisis sans doute par le vent glacial qui venait du Nord.

Il était midi, et cependant on eût dit que le jour était sur le point de s'éteindre.

Le vent de bise s'engouffrait dans la cheminée de la cabane avec une violence incroyable. Des branches de bois flambaient, il est vrai, au fond de l'âtre, et la chaleur qui en résultait combattait quelque peu l'invasion du froid ; mais comme la hutte était ouverte à tous les vents du ciel, ce feu n'était qu'un mince palliatif. Il y avait d'ailleurs dans la pauvre demeure bien d'autres souffrances que le froid à faire cesser.

Pénétrons, si vous voulez, dans le triste réduit.

En y entrant, on s'aperçoit à peine du changement de température, quoique la pauvre mère ait calfeutré de son mieux les fentes nombreuses qui donnent passage aux injures de l'air. Cette femme, âgée de vingt-cinq à trente ans, paraît déjà vieille et cassée. Ses traits, quoique altérés par la dou-

veux, d'une incroyable finesse, sont d'un châtain qui tire sur le blond.—On devine qu'elle sera belle un jour.

À côté de ce pauvre ange endormi, veillait la sœur aînée avec une sollicitude toute maternelle. Cette enfant déjà grave et réfléchie, — à sept ans ! — ravive le foyer en jetant du bois, et épie les moindres mouvements de sa sœur. Mais, malgré son dévouement et sa tendresse, les sifflements de la bise arrivent jusqu'au misérable berceau et réveillent Marguerite.

—J'ai faim ! s'écria la petite fille d'un ton déchirant.

—J'ai faim et j'ai soif ! ajouta la sœur aînée en se tournant d'un air accablé vers sa mère.

—Patience, mes chères petites, répondit la pauvre bûcheronne en caressant ces deux têtes souffrantes ; votre père est allé à la ville, il ne peut tarder à revenir, il nous apportera du pain, un peu de viande de boucherie, du lard, du fromage et probablement du gibier qu'il aura tué sur la route ; il ne faut qu'attendre un peu.

Pour apaiser plus sûrement encore ces cris de désespoir la mère se mit tour à tour à leur chanter des complaintes et à leur raconter des légendes.

Au bout d'une demi-heure, un bruit soudain se fit entendre.

—Silence ! s'écria la bûcheronne, avez-vous entendu, mes enfants ? ce sont des pas qui approchent.

—C'est quelque loup du bois voisin qui rôde autour de la cabane, dit la sœur aînée, en se serrant contre sa mère avec frayeur.

—Non, Catherine, je ne me trompe pas, c'est votre père, mes enfants.

En ce moment, un homme d'une quarantaine d'années parut sur le seuil, son front était couvert de rides, ses cheveux, longs et raides, tombaient sur ses yeux ; habillé de minces vêtements en droguet, il avait la tête couverte d'un de ces chapeaux ronds à larges bords que portent de temps immémorial les habitants de cette partie de la France. Il tenait au bras droit un petit fusil de chasse, et au bout du canon de ce fusil un pain bis de quatre livres.

À peine était-il entré qu'il se laissait tomber d'épuisement et de fatigue sur un des escabeaux vides qui étaient placés près de l'âtre.

—Tiens, Marianne, dit-il au bout d'un instant en tendant le fusil à sa femme, prends ce pain et mangez-le à vous trois.

—Mais toi, Jean, n'en veux-tu pas ta part ?

—Non, c'est pour vous trois,

te dis-je.

La mère et les deux petites filles, sans se laisser le temps de remercier ni d'embrasser leur bienfaiteur, se jetèrent sur le pain avec un empressement sauvage. Il y avait deux jours qu'elles n'avaient pris aucune nourriture.

Quant à Jean Barbeau, assis dans un coin adossé à un angle de sa cabane, il contemplait ce tableau d'un regard sombre et farouche.

## II

Cependant, au bout de quelques minutes, quand la première ardeur fut apaisée, la femme fit un pas vers son mari, et lui dit d'une voix émue jusqu'aux larmes :

—Pardonne-moi, mon pauvre Jean j'ai été bien injuste et bien cruelle tout à l'heure ; je n'ai songé



La bourse ou la... non !... la charité.—Voir page 107, col. 2.

leur, par la faim, par l'insomnie et par la fièvre, ne manquent pas de quelque régularité. Il y a même une certaine beauté agreste dans ses regards ; —Mais la beauté ne dure qu'un jour, quand les pensées sombres traversent le front et que les yeux pleurent. Toutefois, l'ensemble de la physionomie respire la résignation et la douceur.

À deux pas du foyer, dans le coin le moins glacé de la chaumière, sur une planche soutenue par deux escabeaux et garnie de fougères, dort d'un sommeil lourd et pénible une toute petite fille. La santé robuste de cette enfant paraît défier les privations les plus dures.

—Dors ! Marguerite, dors ! murmure de temps en temps la mère. Pendant que de doux rêves te berceront, tu ne penses pas à demander du pain !

La figure de la petite dormeuse est marbrée de taches rouges ; ses lèvres sont enflées ; ses che-